

10-2020

Rétablir l'autre dans son existence: Laetitia ou la fin des hommes d'Ivan Jablonka

Annie Jouan-Westlund
Cleveland State University, a.jouanwestlund@csuohio.edu

Follow this and additional works at: https://engagedscholarship.csuohio.edu/clmlang_facpub

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

[How does access to this work benefit you? Let us know!](#)

Recommended Citation

Jouan-Westlund, Annie, Rétablir l'autre dans son existence: Laetitia ou la fin des hommes d'Ivan Jablonka. (2020). Literaport: Revue annuelle de littérature francophone. No.7. 169-179.

This Article is brought to you for free and open access by the Department of World Languages, Literatures, and Cultures at EngagedScholarship@CSU. It has been accepted for inclusion in World Languages, Literatures, and Cultures Faculty Publications by an authorized administrator of EngagedScholarship@CSU. For more information, please contact library.es@csuohio.edu.

ANNIE JOUAN-WESTLUND
Cleveland State University

Rétablir l'autre dans son existence : *Laëtitia ou la fin des hommes* d'Ivan Jablonka

Reconstructing the Other in Ivan Jablonka's Laëtitia ou la fin des hommes

Abstract: News stories are objects of enquiry offering a relevant representation of the Other. In *Laëtitia ou la fin des hommes* (Paris, Seuil, 2016), Ivan Jablonka, Historian by trade, assembles the facts about the murder of Laëtitia Perrais and digs into the life of the teenager, which was brutally cut short. The nonfiction novel recounts her childhood renegation to foster homes and aims to restore the dignity of the socially disadvantaged teenager. Through « educated fictions » Ivan Jablonka, who claims « Laëtitia c'est moi », combines criminal evidence with novelistic devices and shows emotional investment to wrench Laëtitia from anonymity, restore her to an ordinary person and offer her posthumous peace. Within a debate over boundaries between literature and history, this article investigates how far the author departs from the facts in the narrative, the effects and legitimacy of his fictional representation of the Other who is the subject of his writing.

Keywords: Ivan Jablonka, nonfiction novels, history and fiction, representation of the Other

Ivan Jablonka s'est emparé de l'assassinat de Laëtitia Perrais, fait divers survenu en Loire Atlantique en janvier 2011 et transformé en affaire d'état¹, comme « épico-centre » et radiographie de la France au début du XXI^e siècle. Son essai de sciences sociales bâti sur des fictions de méthode, explore les limites de l'humanité à travers le destin tragique d'une jeune femme de 18 ans. À la fois roman, essai et journalisme d'investigation, le livre titulaire du Prix Médicis et du Prix Littéraire du Monde en

¹ Le président Nicolas Sarkozy a souligné, à tort, la responsabilité du parquet de Nantes dans ce crime, ce qui a entraîné une grève inédite de tous les magistrats de France.

2016², est une étude psychanalytique et intime dans l'âme d'une victime. Il dessine le portrait d'une vie sacrifiée sur un terrain médiatique et dans un contexte politique et social. Père de trois filles, l'écrivain Ivan Jablonka a des raisons personnelles pour tenter de rendre sa vie à Laëtitia, la sortir de l'oubli et lui rendre son anonymat. Dans un récit où se côtoient l'objectivité et la subjectivité, il refuse de réduire la jeune fille suivie par les services sociaux à son statut de victime et imagine sa courte existence à l'aide d'observations, de spéculations et de déductions recueillies à l'issue de deux années d'enquête sur le terrain. Il y évoque un échafaudage de questionnements sur le milieu abusif où grandit la jeune fille et imagine les carences affectives, matérielles et éducatives pouvant éclairer sa fin tragique. À la frontière entre l'histoire et la fiction, son récit confronte le réel à l'imaginaire, explore la porosité entre littérature et sciences sociales et fait bouger les lignes de genre entre l'histoire et la littérature dans le champ de l'écriture contemporaine.

Le positionnement affectif de l'auteur à l'égard du vécu de son sujet et l'opération de transfert le poussant à déclarer « Laëtitia, c'est moi », titre de l'avant dernier chapitre du livre, abolit toute distance entre l'observation scientifique de l'historien et la spéculation intuitive et empathique de l'écrivain. De même que les policiers organisent les recherches du corps démembré de Laëtitia, Ivan Jablonka mène une quête presque messianique de son existence et du cœur absent de l'homme pour « délivrer les femmes et les hommes de leur mort, les arracher au crime qui leur a fait perdre la vie jusqu'à leur humanité [...] non pas pour les honorer en tant que victimes car c'est encore les renvoyer à leur fin, simplement les rétablir dans leur existence, témoigner pour eux » (*L*, 8).

Les moyens narratifs, rhétoriques et structurels déployés par l'écrivain afin « d'écrire du vrai » par le biais du « non-vrai » (*L*, 349) ont-ils pour autant la capacité à représenter par les mots l'authenticité de l'enfance de l'autre, non pas faite de toutes pièces mais issue de déductions psychologiques et sociologiques ? Telle est la question posée par cette étude sur la représentation du sujet et de l'autre dans l'écriture des sciences sociales et de la littérature.

En publiant ce livre, Ivan Jablonka relance une vieille querelle entre le récit historique et le récit romanesque concernant leur capacité à reproduire la réalité d'une époque. Cette distinction, remontant à Hérodote selon Pierre Nora³, repose sur une dissociation entre le factuel (*res factae*) et le fictionnel (*res fictae*) selon laquelle l'histoire serait du côté de la connaissance scientifique du passé et le roman serait

² I. Jablonka, *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Seuil, 2016. Les références à cet ouvrage seront désignées par la mention *L*, suivie du numéro de la page. Depuis sa parution, ce livre a été adapté par Jean-Xavier Lestrade dans une mini-série télévisuelle en 6 épisodes diffusée sur France 3 et La Une au premier trimestre 2020.

³ P. Nora, « Histoire et roman : Où passent les frontières ? », [in] *Le Débat : L'histoire saisie par la fiction*, n° 165, mai-juin 2011, pp. 6-12. Les références à cet ouvrage seront désignées par la mention *LD*, suivie du numéro de la page.

du côté de l'imagination affranchie des contraintes de la réalité. La fiction offre une représentation artistique et existentielle de la mémoire tandis que l'histoire propose une investigation scientifique. Le brouillage entre les deux disciplines datant de la version mythifiée de l'histoire de France de Jules Michelet (1798-1874)⁴ montre quel rapport personnel de l'historien à son sujet d'étude et sa part d'imaginaire sont aptes à combler les silences de la mémoire. Cette évolution ne suffit pas à effacer une défiance naturelle des historiens à l'égard des romanciers considérés comme des conteurs omniscients dont le seul référent est l'écriture. La méthode scientifique consiste à identifier, classifier et distribuer les sources alors que celle du roman jouit d'une plus grande liberté.

Bien que validé par des documents et soutenu par des citations, le récit historique n'échappe pourtant pas à l'arbitraire de la sélection des faits et au choix d'un système narratif propre à la personnalité, à la formation et aux passions de l'historien. Fernand Braudel (1902-1985)⁵, militant pour une union entre l'histoire et les sciences sociales, contribua à l'évolution graduelle des textes historiques vers des récits non événementiels contenant une part de subjectivité. Le déferlement de romans à matière historique écrits sur une ligne de crête entre le documentaire et la fiction, l'histoire et la poésie⁶, a des conséquences sur le travail des historiens tentés, eux aussi, de dépasser les limites imposées par l'historiographie et d'explorer de nouveaux chemins passant par l'exploration imaginaire de leur sujet.

La parution de livres d'histoire adoptant les techniques narratives de la fiction serait-elle le signe d'un effacement progressif de la défiance des historiens à l'égard de la narration romanesque ? Mona Ozouf⁷ voit dans cette réconciliation entre l'historien et le romancier « une ère de bons offices réciproques entre les deux disciplines » (*LD*, 18) incitant l'historien à mener la réflexion du romancier sur ce qui aurait pu arriver, émettre des hypothèses sur les aspects privés des grands événements et proposer des approximations dans la narration. Confronté aux mêmes contraintes du temps et de l'espace, l'historien aussi bien que le romancier, doit organiser son récit et lui conférer un sens. À la différence de l'historien, le romancier n'est pas soumis à la vérification documentaire des notes en bas de pages ni aux contraintes de l'exactitude, de plus le péché d'erreur ou d'approximation ne lui est jamais imputable. Cette divergence produit un pacte de lecture radicalement opposé entre le récit historique et le récit romanesque. En histoire, le lecteur a une forte croyance en la véracité du texte appuyé par des sources, infirmées ou confirmées par d'autres historiens alors que dans le roman le lecteur a une faible croyance en la véracité des

⁴ F. Braudel, *Histoire de France*, Paris, Flammarion, 1893.

⁵ F. Braudel, *L'identité de la France*, Paris, L'Harmattan, 1986.

⁶ *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell (Paris, Gallimard, 2006) couronné par le prix Goncourt et *Jan Karski* (Paris, Gallimard, 2009) de Yannick Haenel constituent deux exemples de cette tendance.

⁷ M. Ozouf, « Récit des romanciers, récit des historiens », [in] *Le Débat : L'histoire saisie par la fiction*, n° 165, *op. cit.*, pp. 13-25.

faits et des personnages, mais paradoxalement, il adhère de manière inconditionnelle au récit dans un espace trouble entre fiction et réalité. Selon Patrick Boucheron, contrairement à l'écriture savante « le roman dit le vrai sur notre temps » (*LD*, 42)⁸ et tout historien devrait s'interroger sur les origines littéraires de ses modes d'interprétation. On aurait tort de condamner l'historien qui se préoccupe de travailler son style mais on peut se demander s'il existe un seuil stylistique au delà duquel le pacte de croyance du lecteur est compromis.

Lorsqu'il part en quête de l'existence d'une anonyme, Jablonka éprouve le besoin prégnant de se mettre à la place de celle qui s'est tue afin de la faire parler et combler les vides de l'histoire. Lorsqu'il bute sur cette autre personne qui est une énigme, faute d'archives, l'historien a recours à la fiction afin de traduire son enquête sur les émotions et sentiments de celle qui n'a pas laissé de traces ou qui appartient à un groupe qui n'a produit d'écriture. Dans ces conditions d'obscurité seule l'imagination permet à l'écrivain de donner une représentation de l'autre, son entourage et son monde. À l'aide d'une sorte de caméra subjective, l'écrivain en sciences sociales espère reconstituer le cours d'une vie, éprouver des relations et imaginer des circonstances pouvant aider le lecteur à entrer dans l'intimité d'une personne disparue : « Je ne fantasme pas la résurrection des morts ; j'essaie d'enregistrer, à la surface de l'eau, les cercles éphémères qu'ont laissés les êtres en coulant à pic » (*L*, 10).

À travers l'affaire criminelle de Laëtitia Perrais, Ivan Jablonka montre au lecteur la signification du fait divers, un événement subversif troublant l'ordre social et exposant la place et le comportement des individus dans la société. Pour cet historien de formation, le meurtre de Laëtitia Perrais est symptomatique de plusieurs formes de violence en action dans la société française : l'injustice sociale, le féminicide et l'instrumentalisation médiatique et politique dans la communauté des hommes, comme le souligne le sous-titre du livre⁹. Dans sa façon de révéler au lecteur « l'information monstrueuse » pour reprendre les mots de Roland Barthes¹⁰, Jablonka récuse la notion de pouvoir auto-narratif, hors de toute preuve et de toute caution ainsi que l'emploi d'un style concis et assertif typique du fait divers. À partir d'un événement singulier, il cherche à dessiner le portrait sociologique de la victime, de ses proches et de son bourreau pour écrire la généalogie du mal.

Ses questionnements et déductions constituent la partie fictive entièrement assumée à l'origine d'une histoire factuelle littéraire ou une fiction méthodique, ce

⁸ P. Boucheron, « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », [in] *Le Débat : L'histoire saisie pas la fiction*, n° 165, *op. cit.*, pp. 41-56.

⁹ Lors d'un entretien accordé à l'auteur de cet article au Collège de France le 17 mai 2019, Ivan Jablonka a précisé le sens restrictif du sous-titre, c'est-à-dire les personnes de sexe masculin (le géniteur, le père d'accueil, le tueur et le président Nicolas Sarkozy). Il a confirmé cette position dans *Des hommes justes* (Paris, Le Seuil, 2019) dans lequel il étudie « une morale du masculin dans toutes les sphères sociales ».

¹⁰ R. Barthes, *Essais Critiques*, Paris, Seuil, 1964.

qui selon lui revient au même. Cette forme d'écriture du réel rendant pénétrables et poreuses les frontières entre les faits, les témoignages et l'imaginaire n'a qu'un seul objectif : offrir une lecture de l'existence de la victime et lui rendre sa vie. Pourtant ce processus de réappropriation de la personne oubliée peut prêter à caution et nécessite l'absolue transparence de l'auteur à l'égard des interrogations qui l'assaillent au cours de l'écriture. Ces questionnements proviennent principalement de son positionnement paradoxal à l'égard du sujet dont il se sent à la fois proche, pour des raisons personnelles, et éloigné par ce qui le sépare d'une victime issue du quart monde nantais et dont les origines sociales et culturelles diffèrent beaucoup des siennes.

Dans un précédent livre paru en 2012, une reconstitution de la vie de ses grands-parents disparus en camps de concentration, Ivan Jablonka éclairait le lecteur sur la difficulté et les exigences de son approche littéraire et académique : « J'ai cherché à être non pas objectif [...] mais radicalement honnête, et cette transparence vis-à-vis de soi implique à la fois la mise à distance la plus rigoureuse et l'investissement le plus total »¹¹. Suite à ce premier texte autobiographique et au manifeste théorique des principes de son écriture publié en 2014¹², *Laëtitia ou la fin des hommes* présente une nouvelle complexité du fait que l'enquête porte sur une victime extérieure géographiquement, culturellement et socialement à son propre milieu d'origine.

L'objectif d'Ivan Jablonka implique plusieurs résolutions : ne pas dissocier la vérité de la mort de Laëtitia de la vérité de sa vie, ne pas se contenter de comprendre le fonctionnement du fait divers, mais l'ouvrir à un état de la société en élargissant le contexte de cette tragédie singulière pour faire ressortir une cohérence dans l'anomalie et aboutir à une restitution de la victime. Cette méthode d'approfondissement de la matière historique et sociologique s'accompagne d'une prise de position formelle inédite : « Romancier il y a 10 ans, j'ai écrit du non-vrai, thésard à la même époque, j'ai non-écrit du vrai. Aujourd'hui, je voudrais écrire du vrai. Voilà le cadeau que Laëtitia m'a offert » (*L*, 349). Qualifiant son projet de « devoir d'intérêt général » ou « mission du service public » (*L*, 350) puisqu'il prouve la fragilité des enfants, la violence subie par les femmes et brise « le silence résigné » des victimes, Ivan Jablonka ne cache pas un parti pris de littérature inspiré par les mots de Patrick Modiano prononcés à la réception de son Prix Nobel de littérature en 2014 : « J'ai toujours cru que le poète et le romancier se devaient de donner du mystère aux êtres submergés par la vie quotidienne. C'est [leur] rôle de dévoiler ce mystère et cette phosphorescence qui se trouvent au fond de chaque personne » (*L*, 357).

¹¹ I. Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus : Une enquête*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2012 ; rééd. Poche, n° 483, 2013, p. 363.

¹² I. Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2014.

Le dispositif narratif proposant successivement une enquête criminelle et des retours en arrière sur la vie de Laëtitia figure la double investigation du récit : celle du meurtre par la retranscription objective des rapports d'audition, et celle de l'identité et de l'existence de la victime par les témoignages des proches, les SMS et la page Facebook de Laëtitia. Dans la poursuite de ce double objectif, la distribution des 57 chapitres du livre permet au narrateur d'alterner entre les faits vérifiés, les hypothèses et les interprétations. À titre d'exemple, à la suite d'une partie dédiée aux faits précis du drame, le chapitre 3 intitulé « La maternité à coup de cutter » offre une esquisse du portrait de Laëtitia à partir d'une photographie prise le jour de sa naissance. Pour l'auteur-enquêteur, remonter à la source de l'histoire familiale de Laëtitia et de sa sœur jumelle Jessica signifie revenir à la vie prénatale de Laëtitia. À l'intérieur même de certains chapitres, les deux enquêtes s'entrelacent dans un cadre temporel où se superposent le temps du drame en Janvier 2011 et celui des recherches de terrain menées par l'auteur en 2014. Cette composition narrative a l'avantage d'intercaler, sans toutefois les confondre, des informations scientifiques criminelles répertoriées dans les rapports de gendarmerie et d'instruction avec des déductions intuitives du narrateur résultant de ses rencontres.

Malgré un chapitre intitulé « Laëtitia c'est moi » et un investissement total dans son sujet, dans les parties dédiées aux hypothèses, l'auteur expose ouvertement ses hésitations et induit une mise à distance rigoureuse par rapport à son sujet. Précisant d'entrée de jeu qu'il ne l'a pas connue (*L*, 9) et que par conséquent il n'a pas de légitimité naturelle à écrire pour elle et sur elle, il reproduit dans le récit une lettre adressée à l'avocate de la famille Perrais, Maître Cécile de Oliveira dans laquelle il lui demande son sentiment et la permission de contacter la sœur jumelle de Laëtitia afin d'obtenir son consentement. Cette requête, reflet de l'approche prévenante et respectueuse de l'historien à l'égard de son sujet, équivaut par extension à une sollicitation de l'accord et de la bienveillance du lecteur à l'égard de son projet littéraire. Les divergences entre certains témoignages recueillis auprès de la famille, à titre d'exemple, la joie présumée du père à la naissance des jumelles contredite par le souvenir de son beau-frère (*L*, 23), évoquent à la fois l'incertitude de l'historien et l'affirmation du droit de l'écrivain à émettre des hypothèses par le biais de l'imaginaire.

Le portrait esquissé de la victime souligne des carences psychologiques et affectives liées à une « histoire cabossée de coups, de chocs, de commotions, de chutes » (*L*, 46) et à un « profil abandonnique » (*L*, 46) expliquant les difficultés de la jeune fille à s'exprimer. N'ayant pas « les ressources pour dire ses traumatismes » (*L*, 47), Laëtitia subissait une double peine suscitant cette question rhétorique de l'auteur : « Quelles pensées derrière l'absence de verbalisation ? » (*L*, 46-47). Cette observation opposant l'incompétence communicative de Laëtitia à la compétence subjective d'Ivan Jablonka encourage l'écrivain à imprimer dans son récit, en « n'inventant qu'à moitié » (*L*, 48) les mots que Laëtitia enfant aurait pu dire pour exprimer, dans un langage enfantin, les brisures de ses premières années d'existence : « Papa

tape maman. Maman pleure. On a mis papa au coin [en prison]. C'est ma faute » (*L*, 48-49). Partant d'une constatation qui est une injustice, Laëtitia Perrais a commencé à exister pour le monde seulement après sa mort, Ivan Jablonka s'est donc donné pour objectif de la faire exister publiquement dans sa vie et par le livre. Les dépêches AFP et manchettes de presse, parues au cours du mois de Janvier 2011 et reproduites dans le récit, « Laëtitia reste introuvable », « Corps toujours pas retrouvé, les recherches continuent », « Laëtitia toujours introuvable » (*L*, 107) associent l'investigation historique fondée sur le réel à la quête littéraire puisée dans l'imaginaire de l'écrivain. Les média recherchent le corps d'une jeune femme, vivante médiatiquement par sa mort tandis que l'écrivain scrute les signes de vie et l'esprit d'une victime « présente pas son absence » (*L*, 81).

Prêter ses propres mots à une jeune fille qui a grandi dans « la misère alcoolisée » et « fréquenté un lycée professionnel » (*L*, 388) pour lui redonner une existence ne va pas de soi pour un écrivain, « mandarin breveté » (*L*, 336) « issu de la bourgeoisie parisienne à diplômes » (*L*, 388). Ivan Jablonka est défini par sa judéité et une culture qui ne le prédestinent pas à comprendre Laëtitia, dont le nom de famille « facile à écrire » (*L*, 146) et la culture chrétienne sont enracinés dans la région Loire-Atlantique. Le « français intello » (*L*, 333) parlé par l'écrivain et pressenti comme « trop rigide pour se glisser dans la membrane souple des réseaux sociaux, tweets et SMS » ne le prépare pas au français « populaire », ni au langage de sa génération, ni à l'argot de l'ouest employé par Laëtitia. Les diplômes de l'historien ne lui sont d'aucun recours pour comprendre les manifestations vivantes quotidiennes de son être partagées avec ses camarades.

Cette distance sociale, familiale et culturelle entre l'auteur et son sujet d'étude est particulièrement apparente dans son jugement initial, par défaut, des goûts de Laëtitia façonnés par une culture de masse associée dans un premier temps à une forme d'aliénation : « Les goûts culturels de Laëtitia sont-ils comme ses choix professionnels, des non-goûts et des non-choix, absorption passive de ce que tout le monde aime regarder ou écouter ? » (*L*, 185). Par la suite, considérant une filiation entre les « Likes » de Laëtitia dictés par l'industrie du divertissement et la musique populaire qui a formaté sa propre génération, Ivan Jablonka rectifie son jugement : « Je me trompe au sujet de Laëtitia. Elle gardait un regard critique sur ses posts sur Facebook. La société de consommation n'a pas colonisé son esprit, altéré sa vision du monde. Elle gardait de la distance par rapport à ce qu'elle regardait » (*L*, 186).

En replaçant son sujet dans sa communauté culturelle et générationnelle, l'historien touche à l'alchimie entre l'individu et le collectif et parvient à dessiner le portrait de la victime comme celui d'une jeune fille à la fois singulière et ordinaire. L'orthographe défailante et les abréviations des SMS traduites entre crochets dans le récit réactualisent le journal intime de la victime dans la culture numérique constituée par les réseaux sociaux de son époque. Non seulement cet « affichage numérique de l'intimité » (*L*, 190) laisse une trace extime précieuse de l'identité de la jeune femme et de sa « conscience vibrante d'elle même » (*L*, 191), il prouve

son besoin d'exister aux yeux des autres, ce qui justifie finalement le projet d'Ivan Jablonka¹³.

En dépit du consentement des proches et des précautions de méthode appliquées dans son récit, l'écrivain reconnaît la nature violente de sa démarche à la fin du livre en s'adressant directement à la victime : « Je lance une enquête sur vous, sur les grands drames de votre vie, j'investis vos secrets, je rouvre vos blessures, j'interroge vos proches, je prétends expliquer la signification de votre existence. Or, figurer dans un livre, s'y voir objectivé, disséqué, interprété, livré au public, c'est une forme de violence » (*L*, 336). À l'issue d'une accumulation d'indices et de traces de la brève existence de Laëtitia, que certains pourraient considérer d'une banalité dérisoire, le travail d'archéologie mené par Ivan Jablonka produit un discours qui bien que vérifié et étayé par des preuves demeure de la sémiotique pouvant être ressentie comme intrusive et blessante.

L'auteur présente Laëtitia comme la victime de la communauté des hommes à plusieurs niveaux : sa maltraitance par un père violent, sa mise à mort en tant que femme par son meurtrier Tony Meillon, et pour finir le traitement médiatique et la récupération politique de sa mort par Nicolas Sarkozy. Partant de ce constat, son premier tort provient du fait qu'il est un homme et que tous les hommes, tout au long de sa vie, ont fait du mal à Laëtitia. Faisant lui même partie des « manipulateurs » qui parlent au nom de la victime, sur elle, en elle et à travers elle (*L*, 333), l'écrivain endosse pleinement sa culpabilité de rapporteur-médiateur. L'illégitimité assumée d'Ivan Jablonka à représenter la vie et à sonder l'âme d'une jeune fille issue d'un milieu défavorisé provoqua un malaise chez certains lecteurs et la réticence de quelques critiques à l'égard du livre¹⁴. Sous l'effet d'un malentendu, ceux-ci ont vu un sens strictement littéral et méta-textuel aux doutes exprimés par l'auteur à la fin du livre alors que ces réserves exprimaient moins une responsabilité personnelle par rapport au livre qu'une culpabilité de genre collective à l'égard d'une victime qui fut la « proie des hommes » dans une société encore dominée par un pouvoir patriarcal¹⁵.

Les bribes de vérité et phosphorescences de l'existence fauchée de Laëtitia constituent l'offrande littéraire et historique de l'écrivain réclamant la bienveillance du lecteur. Par devoir à la société et à la victime, il a imaginé et reconstitué la vie qu'elle a eue, qui n'était rien à côté de celle qu'elle aurait pu avoir si elle n'avait pas été si vite écourtée : « elle aurait été une femme active. Ses enfants auraient eu une

¹³ Nathan Bracker évoque la critique de l'historien Pierre Assouline concernant la reconstitution et le déchiffrement de ces sources d'information numériques jugées peu sérieuses dans « Jablonka et la question du sujet en sciences sociales : Le cas de *Laëtitia ou la fin des hommes* », [in] *French Politics, Culture & Society*, vol. 36, n° 3, Winter 2018, pp. 92-108.

¹⁴ L. Lecaisne, « Laëtitia ou la fin de l'enquête scientifique », [in] *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 64-1, 2017, pp. 175-185.

¹⁵ *Des hommes justes* (2019) répond à ces critiques par une analyse des formes de domination exercées par les hommes et une réflexion sur une nouvelle morale du masculine.

mère aimante. Son mari ne l'aurait pas battue » (*L*, 366). Par ces mots de conclusion empreints du regret et du gâchis que fut la courte vie de Laëtitia, Ivan Jablonka lance un défi à la loi des destins sociaux et des modèles de reproduction de la violence. En achevant son livre sur cette ultime hypothèse, la perspective envisagée d'une vie d'adulte qui aurait pu être radicalement différente de celle de l'enfance, il défend sa pratique littéraire de l'histoire, seule capable d'éclairer l'existence de l'autre, la faire sortir de l'oubli et la prolonger à l'infini dans le souvenir des lecteurs.